

Chrystèle Massin

Anne,
son bourreau et la sorcière



Anne

La pluie fine qui lui picotait doucement le visage et l'odeur de l'herbe mêlée à celle de la terre faisaient frétiller ses narines. Les moutons, avec leurs bêlements, semblaient lui chanter des comptines. Anne, allongée dans le champ, ouvrit les yeux, regarda le ciel déplié comme un bon vieux drap tout propre. Un petit nuage avec une grosse carapace et de bien petites pattes passait paisiblement. La tête de la jeune femme s'enfonça légèrement dans le sol, l'herbe lui chatouilla les oreilles. Qu'il était bon de vivre ce printemps dans cette vallée si généreuse ! L'hiver avait été très dur, trop dur. Du haut de ses dix-sept ans, Anne avait parfois envie d'être aspirée dans cette terre, dans cette contrée. Son père et ses trois frères ne lui laissaient aucun répit depuis la mort de leur mère suite à une mauvaise toux. Il n'était pas bon de naître fille au X^e siècle.

Elle respira à pleins poumons, écouta les oiseaux accompagner maintenant les comptines des moutons.

Ce petit nuage avançait vraiment tout doucement, on aurait dit qu'il ralentissait juste en regardant la longue route qui l'attendait... Des pas tout légers à ses oreilles... Anne n'eut pas le temps de tourner la tête. Un coup de poing fracassa son nez, un gros poids sur son maigre corps l'étouffa ; Anne leva ses yeux embués d'un brouillard épais. Le petit cumulus s'était dissipé. Avant de s'évanouir, elle aperçut des gardes en selle sur des chevaux magnifiquement ornés, qui souriaient de leurs dents noires. La jeune femme vit aussi une grosse bague marquée d'un sceau au doigt de l'homme qui la violentait.

Des coups de pied la sortirent de son coma. Une douleur foudroya son nez. C'est alors qu'elle vit trois regards l'observant comme une bête curieuse. L'aîné lui fit comprendre qu'elle devait se relever. Il était dur, à l'image de cette région. Son deuxième frère fixa sa poitrine ; elle la vit découverte, resserra son haillon faisant office de corsage. Quant au troisième, de grosses larmes ruisselaient sur ses joues et son nez coulait. Du haut de ses onze ans, son cadet avait compris, à sa façon, l'horreur vécue par sa sœur. Pour lui, Anne décida de se lever. Elle retomba à genoux. Une déchirure atroce lui ouvrit le bas-ventre. Elle regarda. Elle avait dû rester évanouie longtemps, le sang avait séché le long de ses cuisses. De l'herbe lui servit à l'essuyer vigoureusement. Elle frotta, encore et encore. Arrêta au moment où une petite main lui prit le bras. Avec un effort surhumain, elle se releva, s'en alla main dans la main avec Karl. Les

deux autres étaient déjà loin. Le troupeau devait être rentré pour éviter les loups et le repas préparé, la vache traite. Sur le chemin du retour, Anne réalisa son sort en tant que femme : se battre ou mourir. Mourir, quel havre de paix ! Retrouver sa mère, si froide et si absente de son vivant mais peut-être au cœur bon parmi les morts. Non, ne pas mourir. Pas maintenant. D'abord, la vengeance pour qu'aucune autre ne subisse. Elle se souvint où elle avait vu ce sceau. Le seigneur de Saint-Aubin, cet infâme qui maltraitait tant ses serfs. Il allait payer à son tour, songea-t-elle tout en avançant. Entre les arbres apparut leur cabane. Le feu de cheminée avait été allumé. Des loups hurlaient au loin. La petite main de Karl serra de plus en plus fort. Redoutait-il les loups ou leur père ?

Il était trop faible, pensa sa sœur. Il lui faudrait apprendre à être plus fort s'il voulait survivre dans cette vallée...

L'obscurité plombait la pièce solitaire. L'eau chauffait dans le chaudron payé récemment avec les maigres économies de la famille. Son père, assis sur un tabouret, épluchait quelques pommes de terre.

« Et alors, tu crois que la vache va se traire toute seule ! »

Elle ressortit, se dirigea vers l'étable. Il ne l'avait même pas regardée, comme d'habitude. Le quadrupède noir et blanc mastiquait passivement. La chaleur corporelle qu'il dégageait colorait les pommettes de la jeune femme. La chaleur et la haine

ressenties au plus profond de son âme... Elle ne comprenait pas comment il lui avait fait aussi mal mais savait où elle avait été meurtrie. Il fallait apprendre à se battre, mais comment ? Le seau contenant le lait lui parut horriblement lourd de l'étable à la cabane par rapport à d'habitude. Ses entrailles allaient finir par descendre de son corps... La terre allait peut-être l'absorber.

Même pas, pensa-t-elle encore en refermant la porte de la demeure.

Le repas fut pris dans un silence morbide, pour ne pas changer. Leur père leur annonça son départ pour le lendemain. Des pièges secrètement installés ici et là dans les terres permettraient sans doute de récupérer quelque gibier.

Sur sa paille, le petit corps de Karl était collé au sien ; des coups de massue lui arrachaient les tempes, le nez. Elle était mortifiée. Elle ne pouvait plus respirer. Son père ne lui avait posé aucune question. La vie était déjà trop difficile comme ça.



Une main contre l'arbre, l'autre sur son ventre, Anne vomissait tout ce qu'elle pouvait. Les yeux remplis de larmes, elle se redressa, cracha une dernière fois. Son ventre arrondi... Elle avait compris lorsque le sang n'avait plus coulé tous les mois comme

avant. Elle avait toujours cru qu'elle se mourait à petit feu, se vidait. Maintenant, elle comprenait qu'un enfant poussait. Anne se souvint de sa mère portant Karl... Ses rondeurs ne trompaient pas, surtout accompagnées de sa fine silhouette. S'adossant contre le châtaignier, ses pensées fusèrent. Garder l'enfant ? Fuir ? Se supprimer avec lui ? De toute manière, elle était seule face à ses démons. Elle décida de rejoindre son troupeau. L'avenir lui dicterait ses actes à choisir.

Il ne serait jamais trop tard pour rejoindre le royaume des morts...

Elle s'amusait avec la pointe de son couteau accroché à la ceinture de son jupon. Depuis cette horrible journée, elle ne sortait plus sans lui. Son père, fou de rage d'avoir perdu son bel outil, avait ravagé la cabane pour essayer de le retrouver, en vain. Il soupçonnait l'un de ses garnements de vol, pas sa fille. Les filles étaient ici-bas pour préparer à manger, laver, traire les vaches, être engrossées... Pas pour avoir une cervelle commanditant un vol !

Ses moutons broutaient... La jeune femme ne les supportait plus. Ils étaient si passifs. Manger, boire, dormir, mourir. Elle se piqua, regarda son doigt saigner. Elle aperçut ses frères arrivant au loin, comme tous les soirs, pour l'aider à ramener le troupeau.

Quelques mois suivirent avec la garde des bêtes, la traite de la vache, les cultures.

Elle traversait seule la forêt, les bras griffés par les branches et les jambes meurtries par les ronces. De ses

maines, elle écartait toutes les fougères sur son passage. Elle se dirigeait vers son bourreau, allait pouvoir enfin se venger. Son père, la veille, l'avait chassée de la cabane.

« Pas de catin et encore moins de bâtard chez moi ! », avait-il hurlé.

Son ventre bien rond apparaissait fortement sous le jupon. Anne expliqua le coup de poing, le viol, mais cela ne servit à rien. Elle était une fille et donc déjà jugée par avance. Son frère aîné ne la regarda même pas partir, le second ne se mêla de rien. Karl retenait ses sanglots. Il restait parmi eux, en voulait presque à sa grande sœur de ne pas l'emmener. Elle s'approcha, s'agenouilla, le saisit durement par les épaules.

« Tu vas être fort, Karl. Apprends à te battre, ne baisse jamais les yeux. Ne pleure jamais non plus ou seulement lorsque tu es seul... »

Et, en lui broyant pratiquement les omoplates, elle lui chuchota à l'oreille :

« Je reviendrai te chercher, tu m'entends. Je reviendrai. »

Puis elle se releva, ôta son bracelet de cuir de son poignet, l'unique cadeau de sa vie offert par sa mère, le glissa discrètement dans la petite main tremblante de son cadet, se dirigea vers la porte et la claqua avec toute sa haine... Karl ne pleura pas. Il avait bu tous les mots de sa sœur, un à un. Dorénavant, ils seraient son seul vin chaud...

Heureusement pour elle, sa mémoire avait toujours été sa meilleure alliée. Peu de temps avant le décès de sa mère, elle avait suivi son père jusqu'au château fort de Saint-Aubin. Son paternel pensait alors que son seigneur lui accorderait sûrement un délai concernant la donne de leur récolte. Sa femme se mourait, il en tiendrait compte. Elle ne pouvait plus l'aider, n'était plus « rentable ». De plus, sa fille maigrichonne ferait pitié à côté de toutes ces dondons du château. Durant toute la traversée de la forêt, Anne mémorisa les lieux instinctivement. Un fabuleux don chez elle. Jamais elle ne vieillirait au fin fond de cette vallée, elle se devait de faire fonctionner sa mémoire pour y échapper. Elle apprit également, en observant son père, à fabriquer des pièges pour attraper du gibier. En arrivant face à l'imposante bâtisse, elle sut inconsciemment qu'un malheur se produirait. Son père reçut dix coups de bâton pour avoir osé importuner son maître. Sa fille fut maintenue par deux gardes pour mieux assister à son agonie. Lorsqu'ils durent saluer le noble, Anne remarqua la bague.

L'imposteur

Joshua, d'un pas rapide, inspectait ses soldats et leurs armes. Elles devaient être parfaites, aiguisées à la perfection. Il était fier de ses hommes. De vaillants soldats. Il leur ordonna de reprendre l'entraînement au combat puis se dirigea vers la tour de son seigneur. Il le méprisait. Il le servait en mémoire de son père, ce grand noble au cœur pur. Il avait fait de Joshua son vassal. En échange, le soldat avait obtenu des terres. De plus, sa mère et sa sœur pouvaient rester au château. Elles travaillaient aux cuisines. Elles étaient ainsi protégées par ce château fort, surtout à cette époque où on ne parlait que de pillleurs et d'assassins. Ils laissaient, disait-on, des morts, des torturés, partout où ils passaient. Non, Joshua n'avait pas le droit de mettre en danger sa mère et sa sœur. Il monta l'interminable escalier de pierre glacial, rempli de courants d'air infatigables. Affalé sur son trône de velours rouge, le seigneur dégustait une poire dégoulinante en compagnie d'une jeune fille.

Le rouge lui allait si bien, pensa Joshua amèrement en s'inclinant ; il avait fait verser tellement de sang malgré son jeune règne.

Le châtelain écarta d'une main brusque la jeune femme. Elle s'éclipsa de la pièce rapidement, fortement soulagée de cette opportunité. Joshua avait toujours recommandé à sa sœur, sortant de temps en temps de la cuisine pour servir dans quelque banquet organisé par Sa Seigneurie, de se vêtir de noir et de marcher tête baissée pour éviter de faire apparaître son joli minois et son corps si jeune à ce vautour.

« Joshua, mon cher ami, venez donc plus près de moi », dit ce même rapace en tendant une main.

Politesse de basse-cour, songea le soldat. Puis il répondit :

« Que me vaut cette entrevue, mon seigneur ?

– Je vous ai fait venir jusqu'à moi car je détiens malheureusement des nouvelles peu réjouissantes. »

Joshua fixa attentivement celui qui le dévisageait pour cerner ses moindres réactions. Diabolique...

« Je sais de source sûre, poursuivit-il, que le seigneur de Fougères veut s'emparer de mes terres et de mes paysans... Qu'il aille au diable, ce pauvre niais ! », termina-t-il en crachant par terre.

Le vassal écarquilla les yeux. Il ne comprenait pas grand-chose. Quelle source sûre ? N'étant pas lui-même informé de cet éventuel soulèvement, ni lui ni un de ses hommes ne s'était rendu aux alentours de Fougères pour espionner.

« Aussi, continua le châtelain, j'ai décidé d'attaquer ce pauvre plouc en premier. Il me croit ignorant. Nous l'envahirons par surprise. »

Droit dans son armure, le maître d'armes analysait la situation. Apparemment, son seigneur organisait depuis un bout de temps une bataille et n'avait pas jugé bon de le tenir informé, lui, le chef de l'armée, premier concerné par une guerre, et avant tout par la protection de leurs villageois.

« Mais que faites-vous de vos gens ? Ne vaut-il pas mieux rester ici, établir un plan, renforcer nos défenses, mettre à l'abri ces pauvres paysans avant de s'engager ? »

Un rire ébranla la haute et froide salle.

« Je reconnais bien là les paroles d'un brave guerrier ! »

Le seigneur se redressa fièrement, et tout en foudroyant du regard l'homme qui se tenait devant lui, il lança :

« Mes villageois n'ont rien à craindre. Je vaincrai ces satanés avant qu'ils atteignent mes terres.

– Et si vous échouez ? Mieux vaut prévoir que de... »

Le châtelain bondit de son assise de velours rouge en un éclair. La salle se fit encore plus froide et plus sombre.

« N'auriez-vous pas confiance en moi, mon ami... Pourtant, il me semble que j'arrive encore à protéger certains membres de votre famille en les accueillant

dans cette demeure. À moins que vous souhaitiez me quitter, sans un sou, avec deux femelles sous vos ailes, mais est-ce bien prudent par les temps qui courent ? »

Le sang de Joshua se mit à bouillir. Comment osait-il ? Il était prêt à rompre un serment fait par son père, sans aucun scrupule pour sa mémoire ni sa foi. Il était dangereux, très dangereux. Mais il fallait se maintenir. Alors, malgré sa haine, le vassal s'inclina.

« Jamais je ne me permettrai de douter de vous... J'exaucerai tous vos désirs dès aujourd'hui s'il le fallait.

– Bien, bien, émit une voix victorieuse. Voilà des paroles sensées. Je vous tiendrai au courant le moment voulu. Vous pouvez disposer. »

Il frappa dans ses mains. Alors que Joshua quittait les lieux, la jeune fille y entra à nouveau, le regard perdu dans le néant. Ce que ne vit pas le soldat, en revanche, c'était cette forme immonde sortir d'une petite pièce cachée derrière un épais rideau. Elle s'avança.

« Croyez-vous qu'il vous a cru ? Cet homme ne m'inspire pas confiance. Je sens de mauvaises ondes qui l'entourent. Vous devriez vous méfier, mon seigneur.

– Je sais, je sais, répondit ce dernier en lui tapotant l'épaule. Mais je garde un œil sur lui. J'ai besoin de ses compétences. Je n'ai jamais connu meilleur soldat.

– Lorsqu'il découvrira la supercherie, il faudra...